



*L'interculturalite dans stupeur et tremblements d'amelie nothomb :
choc culturel et dissonance cognitive*

*Interculturality in amelie nothomb's stupeur et tremblements:
cultural shock and cognitive dissonance*

Ahmed Amine Mimouni*
Université Badji Mokhtar-Annaba
Laboratoire LIPED
(Algérie)
ahmed-amine.mimouni@univ-annaba.dz

Aziza Benzid
Université Mohamed Khider-Biskra
(Algérie)
a.benzid@univ-biskra.dz

Résumé:	informations sur l'article
<p><i>L'objectif de cet article est d'étudier la représentation de l'interculturalité et du choc culturel dans le roman d'Amélie Nothomb <i>Stupeur et Tremblements</i> (1999), en cherchant à montrer que le choc culturel vécu par le personnage principal la rend sujette à une « dissonance cognitive culturelle » en tant que jeune fille belge vivant au Japon. Pour ce faire, nous avons opté pour la théorie sociocritique de Lucien Goldmann, qui nous servira de levier pour établir un lien entre les conceptions socio-culturelles divergentes, issues de la culture belge occidentale et de la culture japonaise, et qui s'articulent autour de plusieurs notions telles que la vie en société, le travail, le temps, et la religion.</i></p>	<p>Reçu 20 février 2024 Acceptation 03 Juin 2024</p>
	<p>Mots clés: ✓ Interculturalité, ✓ Dissonance cognitive, ✓ Amélie Nothomb,</p>
Abstract :	Article info
<p><i>The aim of this article is to examine the representation of interculturality and cultural shock in Amélie Nothomb's novel <i>Stupeur et Tremblements</i> (1999), seeking to demonstrate that the cultural shock experienced by the main character makes her susceptible to "cultural cognitive dissonance" as a young Belgian woman living in Japan. To accomplish this, we have chosen Lucien Goldmann's sociocritical theory, which will serve as a framework to establish a connection between the divergent socio-cultural concepts stemming from Western Belgian culture and Japanese culture, revolving around several notions such as societal living, work, time, and religion.</i></p>	<p>Received February 20;2024 Accepted June 03;2024</p>
	<p>Keywords: ✓ Interculturality, ✓ Cognitive Dissonance, ✓ Amélie Nothomb,</p>

* Auteur expéditeur

1. INTRODUCTION

Dans un monde, de plus en plus connecté, et une mondialisation galopante qui est le corollaire de l'essor fulgurant des nouvelles technologies de communication, plusieurs espaces de rencontres culturels ont vu le jour, d'où l'importance cruciale d'étudier le phénomène de l'interculturalité afin de mieux le comprendre en vue d'instaurer un climat propice d'interactions culturelles positives et d'établir un espace d'échanges dans les meilleures conditions, tout en prévenant d'éventuelles frictions et rejets qui pourraient résulter de l'incompréhension et de la peur de l'Autre. Dans ce sillage, la présente contribution s'attèle à analyser le fait interculturel dans le roman de l'auteure belge contemporaine Amélie Nothomb *Stupeur et Tremblements* (1999) qui se manifeste a priori sous la forme d'un choc et d'une confrontation

échelons professionnels au sein de la compagnie grâce à son dévouement, à ses compétences et à son travail acharné. Mais elle est rapidement prise dans une spirale infernale de déchéance, de jalousie, de malveillance et d'humiliations continues si bien qu'elle finit par occuper le poste de « nettoyeur des toilettes ». La jeune fille prend finalement la décision de quitter Yumimuto au terme de son contrat et retrouve ainsi sa liberté.

L'objectif de notre démarche est donc d'établir que le personnage principal vit une situation de « dissonance cognitive culturelle » due à l'opposition diamétrale de son système de valeurs et de ses codes culturels et ceux de son entourage

culturelles car il livre une narration bouleversante sur la culture japonaise, l'adaptation difficile dans un milieu étranger ainsi que la quête de liberté individuelle face au joug social et professionnel.

En fait, ce roman d'inspiration autobiographique met en scène l'histoire de la jeune belge Amélie décidant de s'installer au Japon, son pays natal où elle a vécu quelques années durant son enfance et ce, afin d'intégrer une entreprise japonaise de grande renommée ; Yumimuto. Néanmoins, Amélie ne tarde pas à s'apercevoir que travailler au sein de cette entreprise est un véritable calvaire. Elle est en butte à la rigueur intransigeante de la hiérarchie de ses employeurs ainsi qu'à la culture japonaise en général après tant d'années vécues loin du Pays du Soleil Levant. Pleine d'optimisme et de motivation, elle espérait naïvement gravir les

japonais. Cette association entre le choc culturel et la dissonance cognitive a été introduite par Dany Crutzen (1998). Ainsi, notre contribution tentera de répondre au questionnement suivant : sous quelles formes le choc culturel peut-il engendrer une dissonance cognitive dans l'espace interculturel de *Stupeur et Tremblements* d'Amélie Nothomb ? Nous formulons comme hypothèse afférente à ce questionnement ce qui suit : La dissonance cognitive provoquée par le choc culturel chez l'héroïne serait liée à des conceptions diamétralement opposés, d'une culture à l'autre (la culture belge et la culture japonaise en l'occurrence), de notions fondamentales de la vie humaine

telles que : la vie en société, le travail, la religion et le temps.

La présente analyse examinera l'interculturalité dans ce roman d'Amélie Nothomb à l'aune de la sociocritique de Lucien Goldmann qui soutient que la production culturelle et littéraire dépend fortement du contexte social, économique et historique dans lequel elle voit le jour. D'après Goldmann, le roman comme produit artistique et culturel, au même titre que le théâtre et la poésie, exprime les structures sociales, les préoccupations, les débats et les dissensions qui caractérisent la société où il est apparu. Le sociocritique met en œuvre une approche holistique et interdisciplinaire qui préconise d'envisager le texte littéraire comme un miroir de la société où il est publié. La présente contribution aura recours à la sociocritique de Lucien Goldmann et au concept des « structures mentales collectives » ou « structures d'ensemble » pour mener à bien son analyse de *Stupeur et Tremblements* d'Amélie Nothomb. La sociocritique est une théorie d'analyse littéraire qui a pour objet d'étudier le lien entre l'œuvre, les auteurs et la société. Goldmann estime que la littérature ne se borne pas uniquement à refléter la réalité mais elle œuvre également à véhiculer une vision du monde qui caractérise un groupe social donné. Lucien Goldmann déclare à cet effet que : « La littérature et la philosophie sont, sur des plans différents, des expressions d'une vision du monde, et [...] les visions du monde ne sont pas des faits individuels mais des faits sociaux » (Goldmann 1959)

En situant les œuvres dans leur contexte historique et culturel, la sociocritique vise

à déceler leur sens profond en le mettant en corrélation avec les problèmes et préoccupations de leur époque. La sociocritique, contrairement à la sociologie de la littérature, possède une approche dialectique qui n'envisage pas les œuvres comme de simples produits conditionnés par le contexte social mais plutôt comme vecteurs autonomes ayant le pouvoir de changer le monde et le cours de l'histoire. La sociocritique est une critique engagée, elle se veut partie prenante au changement de la société en soulignant ses travers, ses contradictions et ses conflits.

Le concept des structures mentales collectives ou structures d'ensemble, avancé par Lucien Goldmann, envisage les textes littéraires comme des produits culturels façonnés par les structures sociales, économiques et politiques de leur époque. En ce sens, la sociocritique vise à mettre en relief les relations entre le texte littéraire et la structure collective de la société dans laquelle ce texte a vu le jour : « Toute création culturelle est à la fois un phénomène individuel et social et s'insère dans les structures constituées par la personnalité du créateur et le groupe social dans lequel ont été élaborées les catégories mentales qui la structurent » (Goldmann 1970)

En appliquant ce concept sur *Stupeur et Tremblements* d'Amélie Nothomb, nous mettons en relation les valeurs, les croyances, et les modes de pensée représentés dans le texte ainsi que la société réelle à laquelle se le texte s'identifie.

Ceci dit, la présente contribution s'articule

autour de trois axes. Le premier aborde les questions de l'interculturalité et de la rencontre avec l'Autre. Le second s'emploie à expliquer les chocs culturels engendrés par les codes sociaux et les codes professionnels. Quant au dernier, il s'agit de voir comment le choc culturel se meut-il en dissonance cognitive.

2. Au départ l'interculturalité ou la rencontre avec l'Autre

Avant tout propos, il convient tout d'abord ici de définir les contours du concept phare de notre recherche qui est celui de l'interculturalité.

L'interculturalité est un concept qui fait référence à la pluralité et à la mobilité des relations entre les différentes cultures. Elle reconnaît la diversité des systèmes de pensée, de valeurs, de communication, d'échange, de socialisation et d'éducation à l'échelle internationale. Elle garantit aussi le dialogue, la coopération et l'apprentissage mutuel entre les cultures dans le cadre du respect de l'identité et des particularités de tous.

Selon le Petit glossaire en mouvement : « Par « interculturel », on entend dans un contexte social, caractérisé par la diversité des valeurs, des rituels, des conceptions, des façons de voir et de vivre à la fois culturels mais aussi ethniques qui peuvent constituer les principes fondamentaux à tout développement personnel et comportement social. Ce phénomène est essentiellement marqué par l'interaction sociale, l'échange et le respect. »

L'article 4.8 de la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles de l'UNESCO affirme que l'interculturalité : « renvoie à l'existence et à l'interaction équitable de diverses cultures ainsi qu'à la possibilité de générer des expressions culturelles partagées par le dialogue et le respect mutuel. »

L'interculturalité est donc une notion qui véhicule des idées d'équité et d'égalité entre les cultures, son but est d'arriver à dépasser les stéréotypes, les jugements de valeurs et les préjugés pouvant mener à des situations de discrimination ou de stigmatisation d'un groupe culturel donné, en ce sens le Conseil de l'Europe déclare que : « Les traditions ethniques, culturelles, religieuses ou linguistiques ne peuvent pas être invoquées pour empêcher les individus d'exercer leurs droits de l'homme ou de participer de manière responsable à la vie de la société. Ce principe s'applique notamment à la liberté de ne pas subir la discrimination fondée sur les sexes ou d'autres raisons, aux droits et aux intérêts des enfants et des jeunes, et à la liberté de pratiquer ou non une religion ou conviction particulière.» (Conseil de l'Europe 2008)

Cela étant, Salah Laadjal propose cette définition de l'interculturalité : « Nous comprenons l'interculturel, comme la mise en place d'un processus dynamique qui permet la communication complète productive entre des individus et des groupes différents. La différence peut être présentée de façon dichotomique : professionnelle/bénéficiaire ; migrant/natif ; Nord/Sud, etc. Mais aussi entre les origines, des situations géopolitiques, le

développement économique, les niveaux d'éducation, etc. Cette dichotomie peut également être étendue, mais elle n'est pas toujours explicite, à la transmission d'un lien de l'idéologie certaine utilisant une culture (la nôtre) avec des cultures (d'autres). » (Laadjal 2022)

Fatma Benhamamouche, quant à elle, affirme à propos de l'interculturalité que : « Nous rappellerons que les civilisations correspondent à des horizons culturels qui se situent automatiquement dans l'espace et dans le temps établissant entre elles des relations synchroniques et/ou diachroniques ainsi qu'un code linguistico-littéraire propre. C'est donc ce phénomène qu'on appellera inter-culturalité. » (Benhamamouche 2004) Par ailleurs, en parlant de l'émergence de ce concept, Ibtissem Khedri n'hésite pas à préciser qu'il s'agit « d'un concept récent apparu aux Etats –Unis d'Amérique dans les années soixante dans les travaux de Edward et Hall, il est devenu plus tard une spécialité ayant son ampleur. Le monde actuel marqué par la mondialisation et l'abolition des frontières valorise la compétence interculturelle, en fait, lors d'une communication entre deux personnes appartenant à deux mondes différents, le récepteur interpréterait le message suivant ses propres codes culturels car il ignore ceux de l'émetteur, cette interprétation modifie le sens du message et crée des problèmes d'intercompréhension » (Khedri 2020)

La mission du dialogue interculturel revêt d'autant plus d'importance dans notre monde contemporain où les technologies de l'information et les moyens de transports ont connu des progrès

fulgurants créant de facto une situation inouïe dans toute l'histoire de l'humanité où jamais les différents peuples du monde n'ont été si proches. C'est par le savoir et la connaissance de l'Autre que l'interculturalité crée des situations d'échanges culturels positifs. En raison de la nature humaine intrinsèque d'avoir peur ou de rejeter ce qu'il ignore ou méconnaît que la connaissance de l'autre joue un rôle crucial dans l'interculturalité. Celle-ci prend souvent la forme d'une démarche pédagogique et instructive.

Or, l'interculturalité se démarque du multiculturalisme, qui se borne à relever l'état de coexistence d'une multitude de cultures au sein de la même société sans pour autant encourager les interactions et les échanges constructifs entre elles et également de l'acculturation qui recouvre la démarche d'adaptation et d'assimilation d'une culture à une autre dans le sens où la culture adoptée est perçue comme étant supérieure et dominante.

En outre, l'interculturalité constitue un défi d'envergure pour la démocratie et la citoyenneté dans le monde contemporain. Elle a pour objectif de renforcer et d'encourager le dialogue interculturel, la tolérance et la solidarité ainsi que les compétences créatives parmi les personnes et les groupes originaires de cultures différentes. Elle prend part donc de façon active à l'enrichissement du patrimoine culturel mondial. Cela étant, l'interculturalité peut dans certaines situations provoquer une situation de choc culturel. Celui-ci est défini par Margalit Cohen-Emerique comme la confrontation des valeurs et des représentations qui

constituent une culture. Cette « collision » avec la culture de l'Autre est de prime abord une expérience troublante et étrange mais à bien s'y pencher, ce choc peut être révélateur de sa propre culture intériorisée. En d'autres mots, c'est une :

« Réaction de dépaysement, d'incompréhension ; plus encore, de frustration ou de rejet, de révolte et d'anxiété – ou au contraire d'étonnement positif voire admiratif. En un mot, une expérience émotionnelle et intellectuelle qui apparaît chez ceux qui, placés par occasion ou profession hors de leur contexte socioculturel, se trouvent engagés dans l'approche de l'étranger. » (Cohen-Emerique 2016 : 77)

C'est le cas de l'auteure Amélie Nothomb dont l'œuvre est connue pour être riche en contenu interculturel du fait de son expérience personnelle et de sa vie à cheval entre sa patrie la Belgique et son pays de naissance le Japon. En effet, les cultures belges et nippones (outre l'immense distance géographique qui les sépare) possèdent des conceptions, des définitions et des idées tout à fait différentes sur des notions telles que la vie en société, la hiérarchie et le travail entre autres.

3. Vie en société, travail et choc culturel

Stupeur et Tremblements nous expose les conditions de travail pénibles que rencontre la jeune Amélie au sein d'une entreprise japonaise régie par un code hiérarchique implacable et où les codes sociaux n'admettent aucune concession.

Les valeurs de l'honneur, de la discipline et de la hiérarchie sont d'une importance extrême au Japon. Cet attachement à ses valeurs et la ferveur dont elles font l'objet, conditionnent profondément le comportement des personnages et leurs interactions avec les autres.

Amélie se trouve face à un dilemme existentiel au sein de son travail. Elle est belge et occidentale et donc imprégnée des schémas de pensée et des systèmes de valeurs de sa propre culture. Cependant, sa réussite professionnelle est compromise du fait de son incompréhension et difficulté d'adaptation aux normes sociales japonaises. Elle fait l'objet de discrimination et de rejet en raison de son origine ainsi que de son incapacité à se plier aux structures mentales collectives nippones, qui accordent une très grande importance à la subordination à l'autorité et au conformisme social toujours selon Feuillette.

Amélie Nothomb emploie souvent l'ironie et l'autodérision pour mettre l'accent sur les contradictions entre les structures mentales japonaises et occidentales. Elle interpelle les codes et les exigences sociales japonaises tout en décrivant minutieusement les retombées de la non-conformité à ces exigences et des situations désagréables que cela provoque.

L'analyse de *Stupeur et Tremblements* à l'aune du concept des structures mentales collectives nous informe sur la nécessité de comprendre le contexte culturel et social où s'inscrit le récit. Les structures mentales collectives japonaises ne pèsent pas uniquement sur les personnages du roman, elles agissent également sur les

choix narratif et les thèmes évoqués par l'auteur. Cette analyse fait état des tensions et tiraillements culturels qui tourmentent Amélie et montre que les structures mentales d'ensemble pèsent lourdement sur la dynamique des personnages ainsi que le déroulement de l'histoire comme en fait foi le passage suivant de *Stupeur et Tremblements* « Taisez-vous. Ce pragmatisme odieux est digne d'un occidental » (Nothomb 1999 : 23)

De plus, dans le roman d'Amélie Nothomb, nous avons la chance de relever les grandes divergences constatées entre les systèmes de valeurs des sociétés nipponne et belge concernant des thèmes comme la vie en société, le travail et la hiérarchie. En effet, les Belges, en tant que peuple européen et occidental imbu de la culture gréco-romaine et des idées humanistes de la Renaissance, placent l'individu à l'épicentre du monde et accordent une importance prépondérante à l'accomplissement de soi, à l'initiative personnelle et à l'esprit d'entreprise. Les Japonais, quant à eux, n'y voient qu'une vulgaire arrogance et une outrecuidance démesurée. Pour le Nippons, il est essentiel de s'affranchir du joug de ses pulsions et de ses désirs personnels jugés bas et grossiers. Ainsi, pour mettre en exergue ce qui fait de nous des êtres humains, une maîtrise de soi est de rigueur comme le montre le passage suivant du roman :

« - Je pensais que nous étions amies. Je ne comprends pas.

- Que ne comprenez-vous pas ?

- Allez-vous nier que vous m'avez dénoncée ?

-Je n'ai rien à nier j'ai appliqué le règlement » (Nothomb 1999 : 26)

En ce sens, ce qui compte les plus chez les Japonais c'est d'avoir un rôle à accomplir dans la société quelle que soit l'infamie ou la pénibilité de ce rôle. « On ne perd pas la face » en occupant un poste infâme comme celui de « nettoyeur de toilettes », on la perd surtout quand on ne fait rien, quand on n'a rien à offrir à la société, ce passage de *Stupeur et Tremblements* illustre bien ce propos : « Nettoyer des chiottes, aux yeux d'un Japonais, ce n'était pas honorable, mais ce n'était pas perdre la face » (Nothomb 1999 : 133)

Selon Luc Collès, la cohésion du groupe social japonais, régi par une éthique rigoureuse, revêt une grande importance pour les Japonais, cela se voit clairement dans le texte de Nothomb. En effet, le supérieur du personnage Amélie lui demande carrément d'oublier la langue japonaise car cela a le tort d'indisposer et de contrarier les membres du groupe qui perçoivent cette « intrusion » occidentale comme une menace à l'ordre :

« A partir de maintenant, vous ne parlez plus japonais (...) C'est impossible, personne ne peut obéir à un ordre pareil. Il y a toujours moyen d'obéir. C'est ce que les cerveaux occidentaux devraient comprendre (...) Présenter ma démission eût été plus logique. Pourtant, je ne pouvais me résoudre à cette idée. Aux yeux d'un Occidental, ce n'eût rien eu d'infamant : aux yeux d'un Japonais, c'eût

été perdre la face » (Nothomb 1999 : 21-22)

Ici l'harmonie du groupe prime largement sur l'affirmation de soi, au Japon on privilégie le travail de groupe et on se soumet au conformisme social qui tranche nettement avec l'individualisme et l'émancipation occidentale. D'après Collès, l'individu ne puise sa valeur au pays du Soleil Levant que des liens de dépendance mutuelle qu'il tisse avec les membres de sa communauté le tout dans une parfaite harmonie et où chacun a une mission bien déterminée à accomplir : « L'individu n'existe qu'à travers ses relations de dépendance aux autres » (Collès 2011)

Si en Occident le culte du bonheur personnel prévaut et semble une évidence, au Japon ce bonheur ne peut être atteint qu'en intégrant de façon irréprochable une composition sociale bien organisée, cela fait office d'aspiration suprême et d'idéal du japonais lambda qui consent à sacrifier son confort personnel sur l'autel du salut de la collectivité, toujours selon l'idée de Collès : « L'équivalent du bonheur individuel en Occident est, au Japon, l'intégration parfaite de l'homme à un ordre social harmonieux, parfois au détriment du bien-être de l'individu. Tout acte individualiste est réprimé, contrairement à l'Occident où la réalisation personnelle prime sur les projets collectifs » (Collès 2011)

En suivant la conception japonaise de la vie en société, tout acte individualiste est mal vu et suspect, il suscite le rejet de la part de l'ensemble de la communauté. On est donc loin des idéaux de

l'accomplissement de soi et de l'exaltation de l'individu en Occident :

« Je suis votre supérieure directe et tout le monde sait que c'est moi qui vous ai donné ce poste. C'est donc moi qui suis responsable de vos actes. (...) Vous vous conduisez aussi bassement que les autres Occidentaux : vous placez votre vanité personnelle plus haut que les intérêts de la compagnie (...) Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas mal fait exprès (...) Figurez-vous que l'honneur existe aussi en Occident » (Nothomb 1999 : 67-68)

Collès avance aussi que pour les Japonais, exercer un métier modeste ou descendre dans l'échelle sociale n'est pas considéré comme honteux du moment que ce métier, aussi insignifiant soit-il, sert l'intérêt et le bien communs. En ce sens, même les tâches les plus humbles peuvent concourir au bon fonctionnement et à l'harmonie de l'ordre social : « à aucun instant de ces sept mois (d'affectation aux toilettes) je n'eus le sentiment d'être humiliée. » (Nothomb 1999 : 136)

Ceci dit, le fait que le personnage Fubuki accorde une très grande importance à sa supériorité hiérarchique est en soi représentatif de l'éthique et des normes qui régissent les entreprises japonaises.

Or, dans la culture occidentale, les mentalités ne sont, de façon générale, pas très enclines à vénérer la figure de l'autorité et ce, en raison de l'influence de l'idéologie des Lumières sur les esprits et de l'importance accordée à la pensée critique, à la liberté et à l'émancipation, jugées comme des valeurs fondamentales au sein de l'héritage culturel occidental.

En revanche, chez les Japonais cela ne fonctionne pas de la même façon ; la culture japonaise accorde une importance quasi-religieuse à la hiérarchie et ne se scandalise absolument pas devant l'inégalité, au contraire, celle-ci est même célébrée et idéalisée.

Cette soumission totale à l'ordre social révolte l'esprit occidental d'Amélie qui est imprégné des valeurs du débat, de la contestation et de l'affrontement de ce qu'il perçoit comme une injustice. Issu de l'idéal chevaleresque médiéval, l'affrontement est un grand signe de bravoure et de caractère dans la culture occidentale. Néanmoins, d'après Feuillette dans son ouvrage *Japon, l'empire de l'ordre et du détail*, répondre à son supérieur au Pays du Soleil Levant constitue un sacrilège et une infraction impardonnable qu'elles qu'en soient les circonstances. Du reste, Amélie se reproche dans ce passage sa lâcheté de ne pas être intervenue pour venir en aide à Fubuki qui se faisait horriblement réprimander par son supérieur :

« Par bonheur, je ne fus pas assez stupide pour me laisser aller à ce qui, en pareille circonstance, eût été de l'ordre du réflexe: intervenir. (...) Cependant, il me serait impossible de prétendre être fière de ma sage abstention. L'honneur consiste le plus souvent à être idiot et ne vaut-il pas mieux se conduire comme un imbécile que de se déshonorer ? (...) Le pire ne résidait-il pas dans notre soumission absolue à l'autorité ? » (Nothomb 1999 : 121-122)

D'ailleurs, pour souligner le poids de la hiérarchie dans l'imaginaire collectif japonais, le roman d'Amélie Nothomb

annonce d'emblée et dès les premiers mots du texte la structure hiérarchique au sein de la société Yumimoto :

« Monsieur Haneda était le supérieur de monsieur Omochi, qui était le supérieur de monsieur Saito, qui était le supérieur de mademoiselle Mori qui était ma supérieure et moi je n'étais la supérieure de personne. » (Nothomb 1999 : 7)

En somme, dans *Stupeur et Tremblements*, la vie en société et les codes professionnels (hiérarchie, ordre, individu, société ...etc.) sont des points où se cristallise de façon manifeste voire violente un véritable choc culturel (le concept définit par Cohen-Emerique). Chaque culture appréhende les phénomènes cités ci-avant de façon diamétralement opposée à celle de l'autre ; si l'imaginaire collectif occidental exalte les valeurs de la liberté, de l'affranchissement et du bonheur personnel, la mentalité japonaise n'y voit, quant à elle, qu'un vulgaire égoïsme immoral et à peine maquillé. En revanche, la grande importance accordée à l'ordre, à la hiérarchie et au sacrifice de l'individu pour le groupe au Japon pourrait être accusée (aux yeux des valeurs dominantes en Occident) de constituer une sorte de tyrannie sociale qui opprime et efface l'individu, de faire fi de son bonheur et de ses aspirations. Nous pouvons donc observer clairement ce choc culturel à travers les tourments et les brimades que souffre le personnage Amélie dans son lieu de travail au Japon ainsi que les remarques et réflexions qu'elle développe.

4. Temps et religion, quand le choc culturel se meut en dissonance cognitive

Après avoir expliqué les concepts d'interculturalité et de choc culturel, et identifié au sein du texte de Nothomb les passages qui renvoient à ce choc (qui se manifeste dans la confrontation des représentations divergentes de la vie en société et des codes professionnels entre la Belgique/l'Occident et le Japon), nous allons consacrer notre travail, dans cette partie, à l'analyse des représentations du temps et de la religion entre ces deux cultures toujours dans *Stupeur et Tremblements*. Pour ce faire, nous allons, dans la continuité de notre étude, appliquer le concept de la sociocritique de Lucien Goldmann « structures mentales collectives » ou « structures mentales d'ensemble » pour enfin arriver à montrer que cette divergence drastique des représentations (de la vie en société, des codes professionnels puis de la religion et du temps) qu'on pourrait appeler choc culturel peut engendrer une dissonance cognitive chez l'individu confronté à une telle situation. Mais avant cela, définissons d'abord la dissonance cognitive ainsi que ses fondements et ses implications.

La dissonance cognitive a été introduite par le psychosociologue américain Leon Festinger (1973), selon lui, il s'agit de la tension interne suscitée chez l'individu lorsque son système de pensées, croyances, émotions et attitudes (cognitions) se contredisent et se réfutent les unes avec les autres. La personne en question se trouve face à une aporie où l'admission d'une partie de son système

de croyances et de pensées implique forcément l'exclusion d'une autre partie. Ce terme s'applique aussi pour désigner la tension éprouvée par une personne quand celle-ci est témoin d'un comportement qui entre en contradiction avec ses idées ou croyances. Le but de l'étude de Festinger est d'œuvrer à trouver des mécanismes susceptibles de réduire cette tension pour maintenir une cohérence personnelle et de développer aussi des stratégies pour prévenir et éviter les situations qui peuvent être sources d'une dissonance cognitive. (Festinger 1973 : 57)

Après avoir défini la dissonance cognitive, continuons notre étude des conceptions culturelles différentes entre la Belgique et le Japon (la religion et le temps dans cette partie) pour voir de façon plus ample le choc culturel que vit le personnage nothombien ainsi que ses répercussions psychologiques.

Luc Collès a analysé et détaillé la conception du temps à travers les différentes cultures. Selon lui, les Occidentaux conçoivent le temps de façon linéaire et continue, ils se projettent en permanence dans l'avenir qui est lié au progrès, à l'évolution et à l'accomplissement : « En Occident, le temps est linéaire et navette d'un passé à un futur, tout en dessinant une ligne montante qui pousse au progrès permanent et à la transposition de l'âge d'or dans le futur » (Collès 2011). Cependant, ce culte et cette attente permanente de l'avenir en Occident tranche paradoxalement avec leur mépris de la vieillesse : « En revanche, le règne de l'enfant en Occident mène à la dévalorisation des personnes âgées » (Collès 2011). Selon nous, cela

pourrait être expliqué (en plus de la raison avancé par Collès) par la prédominance du modèle capitaliste qui voit en les personnes âgées un fardeau non productif et qui entrave donc son désir insatiable du lucre et du gain.

Collès va encore plus loin dans son analyse et met en relation le progrès de la culture occidentale et sa conception linéaire du temps ainsi que sa célébration de l'avenir qui seraient l'une des raisons de son développement. C'est cette aspiration permanente vers l'avenir qui pousse justement les Occidentaux à se surpasser et à travailler d'arrache-pied dans une sorte de course contre la montre pour « bâtir leur avenir ». Cependant, les Japonais conçoivent le temps de façon nettement opposé au postulat occidental. En effet, pour les Nippons le temps « ne s'en va pas » et ne se perd pas, on ne retrouve pas chez eux la notion ou l'expression de « perte de temps » car tout est recommencement et renaissance perpétuelles. Au pays du Soleil-Levant, toujours selon le chercheur, le temps est conçu dans une logique cyclique et périodique, ils ne craignent ainsi ni la vieillesse ni la mort s'agissant pour eux que d'une étape, une case à franchir dans l'éternel recommencement de la vie : « La conception de l'éternelle renaissance a comme conséquence que les Asiatiques n'ont peur ni de la vieillesse, ni de la mort » (Collès 2011)

Si la conception occidentale du temps a permis au Vieux Continent d'atteindre des niveaux stratosphériques de développement technologique, médical, urbain et technique, la conception nipponne, et asiatique en général, de la

temporalité leur a conféré un flegme et une sérénité profonde car nullement inquiétés par le passage du temps. Aussi, et contrairement aux Occidentaux, les Japonais traitent avec beaucoup de respect et d'égards les personnes âgées car ayant atteint le summum de la sagesse et du savoir. Cette déférence est aussi due au fait que les personnes âgées au sein de la société nipponne sont vues comme ayant forcément accordé énormément de services à la société durant toutes leurs années d'existence.

Si sur d'autres questions elle s'est montrée réfractaire, sur le volet de la conception du temps du moins, nous pouvons dire que le personnage Amélie a réussi, dans une certaine mesure, à s'y conformer et à s'y adapter. Elle a acquis le caractère japonais de ne pas lutter contre le changement ainsi que la résignation face aux aléas de la vie dans sa descente aux enfers au sein la compagnie Yumimuto. Cette déchéance serait vue par n'importe quelle Belge ou Occidental comme un avilissement répugnant mais non par un Japonais et il semble qu'Amélie a fini par comprendre la leçon : « Comme il était bon de vivre sans orgueil et sans intelligence. J'hibernais » (Amélie Nothomb 1999 : 61). Elle déclare aussi à ce propos : « Chaque jour, le temps perdait de sa consistance » (Nothomb 1999 : 161) et aussi : « la notion de temps disparut de mon existence pour laisser place à l'éternité du supplice » (Nothomb 1999 : 71)

De plus, et toujours dans la ligne des répercussions et de l'importance de la conception du temps, celle-ci modifie profondément les jugements de valeurs que la société dans son ensemble porte à

des sujets d'intérêt. Le suicide par exemple est vu comme un acte héroïque et un signe de bravoure au Japon car ce n'est jamais la fin, le temps n'est pas linéaire chez eux mais cyclique.

Or, chez les Chrétiens, le suicide est considéré comme un péché capital et un abandon, c'est donc un acte de lâcheté et un aveu de faiblesse car la personne qui se donne la mort n'a pas pu affronter la vie et à opter pour la facilité de la fuite et de la défection. C'est dire l'ascendant incommensurable que peut avoir la conception du temps sur la construction des visions du monde et des systèmes de valeurs collectives. Une simple divergence sur la temporalité induit donc des jugements radicalement opposés sur un thème aussi capital que celui du suicide et de la vie humaine :

« Sauf si tu as commis la bêtise de te convertir au christianisme : tu as le droit de te suicider. Au Japon, nous savons que c'est un acte de grand honneur. (...) C'est là le plus haut espoir qu'un humain puisse nourrir » (Nothomb 1999 : 100-101, 103).

Elle renchérit aussi sur le thème du suicide au Japon : « le Japon est le pays où le taux de suicide est le plus élevé, comme chacun sait. Pour ma part, ce qui m'étonne, c'est que le suicide n'y soit pas plus fréquent. » (Nothomb 1999 : 163)

Selon Collès, la conception de la temporalité influence également d'autres thèmes à l'instar de celui de l'efficacité qui est ainsi perçue différemment d'une culture à une autre. En Occident, toujours selon le modèle linéaire qui se projette constamment dans l'avenir, trouver le plus

rapidement possible une solution à un problème qui se pose est d'une importance cruciale d'où l'encouragement de l'initiative personnelle et des feuilles de route. Cependant au Japon, être efficace c'est savoir saisir le moment opportun et attendre l'avènement de circonstances favorables pour agir toujours en raison de leur conception cyclique du temps. Les Japonais croient que le monde et les conjonctures sont en constante fluctuation, il ne s'agit donc pas d'agir au plus vite mais de savoir s'armer de patience et de choisir soigneusement le moment d'action en fonction des circonstances : « Deux conceptions de l'efficacité s'opposent donc radicalement. En Occident, le tout est de trouver la meilleure manière possible de parvenir le plus rapidement à son but, d'où l'importance des plans d'action et de l'initiative personnelle [...] L'efficacité asiatique prône l'observation de l'amorce d'un changement dans une situation. Il ne faut surtout pas agir lorsque celle-ci est défavorable, compliquée, car, selon la pensée cyclique, elle sera favorable bientôt et l'agissement n'en sera que facilité. L'initiative personnelle est dès lors condamnée, car elle se fait souvent dans un contexte défavorable » (Collès 2011)

Ceci dit, la religion shinto et la conception cyclique du temps dans la culture japonaise sont deux paradigmes qui s'imbriquent étroitement. Le Shinto, religion indigène du Japon possède une ascendance prépondérante sur les croyances et les pratiques culturelles nippones depuis la nuit des temps.

D'après Helen Hardcare, la religion Shinto croit en l'existence d'esprits divins appelés *kami*, on peut retrouver ses esprits dans la nature, les objets et les mânes. Le Shinto croit en l'éternité des *kami* et leur grande influence dans les affaires du monde. Cette croyance vis-à-vis des *kami* est inséparable de la conception cyclique du temps : « Depuis des temps immémoriaux, les Japonais ont adoré les *kami* — les esprits qui habitent ou représentent un lieu particulier, ou incarnent des forces naturelles comme le vent, les rivières et les montagnes. À chaque création d'un village, un sanctuaire était érigé afin d'honorer les esprits environnants et de ce fait s'assurer de leur protection. On croyait que les *kami* pouvaient être trouvés partout, qu'aucun lieu au Japon n'était en dehors de leur pouvoir. Le shintoïsme englobe donc les doctrines, les institutions, les rituels et la vie communautaire fondés sur le culte des *kami* » (Hardcare 2017 : quatrième de couverture)

La conception cyclique du temps propre à la culture japonaise stipule que l'univers traverse des cycles infinis de création, de développement, de décrépitude et de résurrection. Ainsi, les saisons, les cycles naturels, les phénomènes cosmiques et les événements historiques sont tous inclus dans l'évolution cyclique du temps. Par conséquent, les Japonais ne conçoivent pas le temps comme un axe linéaire, mais plutôt comme un cercle et une boucle infinie de mutations et de changements. Selon Raquel Bouso : « La tradition chinoise, dont la japonaise découle, a placé depuis ses origines le changement au centre de tout et la mutation ou la

transformation, le cours du temps, comme facteur inhérent au monde et à l'existence humaine [...] On peut dire que, dans la philosophie chinoise classique, les changements étaient considérés comme un enchaînement infini. Dans une telle conception, la succession des phénomènes tisse la trame du monde sans qu'il soit nécessaire de postuler une cause première. En ce sens, le devenir cosmique n'est pas compris comme le résultat d'une création ou de l'action d'une cause extérieure mais plutôt comme le produit d'une génération due à l'interaction et à l'alternance de deux pôles à la fois opposés et complémentaires, c'est-à-dire comme la manifestation d'un processus immanent. » (Bouso 2022)

La conception cyclique du temps envisage les événements passés, présents et futurs comme étant tous reliés. Ainsi, les esprits des aïeux sont présents dans la vie de tous les jours. D'autre part, les traditions et les rituels Shinto à l'instar des festivals saisonniers, les cérémonies de purification et les visites aux temples et sanctuaires sont enraciné dans la conception cyclique du temps. C'est une manière d'affermir et de consolider les liens entre les hommes, les *kami*, et le cosmos : « Les *kami* étaient vénérés en divers éléments du paysage au cours de cette période ; à ce stade, leur culte consistait en grande partie à les implorer et à les apaiser. On a peu de preuves qu'ils étaient alors considérés comme des entités compatissantes » (Hardcare 2017 : 19)

Selon Hardcare, la religion shinto valide le caractère intrinsèque de la divinité de la nature ainsi que la sacralité des éléments naturels et des reliefs. Ces éléments sont

perçus comme une matérialisation des *kami*. Le cycle de vie, de mort et de renaissance des éléments naturels sont donc au diapason avec la conception cyclique du temps propre à la culture nipponne et aux cultures asiatiques en général.

Le Shinto et la vision cyclique du temps conditionnent aussi la notion de la temporalité individuelle. Les Japonais témoignent d'une grande ferveur à l'encontre des cycles de vie (naissance, mariage, décès) et les placent au centre de leur existence. Les cérémonies et rituels accompagnant ces événements mettent bien en évidence la croyance nipponne en la continuité de la vie à travers les générations.

En conclusion, la religion Shinto et la conception cyclique du temps au Japon sont deux notions indissociables. Le Shinto et sa croyance en la présence éternelle des *kami* ainsi que sa vénération de la nature sont des éléments qui sous-tendent cette vision cyclique du temps. Cette logique religieuse et culturelle influence profondément la vision du monde chez les Japonais, leur rapport à la nature ainsi que leur perception de leur propre temporalité.

Amélie Nothomb évoque subtilement le thème de la religion dans *Stupeur et Tremblements* : La jeune Amélie est issue d'une famille catholique, ce qui explique les différentes références qu'elle fait au catholicisme.

L'une des références les plus explicites à la religion est dans le titre même du livre. Outre la lien avec le protocole impérial

nippon qui exige que l'on devrait regarder l'empereur avec « stupeur et tremblements » en signe de respect et de déférence, « Stupeur et Tremblements » renvoie également à un extrait de la Bible, plus exactement au Livre des Philippiens 2:12 : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement ». Ce titre est en lui-même purement interculturel et à cheval entre la culture belge la culture japonaise, il annonce ainsi d'emblée la teneur et le thème principal du roman. Le titre met également l'accent sur les notions de disciplines, de soumission et d'obéissance qui émaillent et jalonnent le récit du début jusqu'à la fin.

Aussi, l'auteure évoque à certaines occasions des symboles ou des rituels religieux pour dépeindre des moments de dérégulation, d'aliénation et de tribulation. Nous pouvons citer sa métaphore de sa relation avec sa collègue et supérieure directe Fubuki en la qualifiant de « prière étranglée ». Cette expression fait penser à une sorte de communication laborieuse ainsi qu'à une dévotion empoignée.

En tout état de cause, *Stupeur et Tremblements* aborde en profondeur les thèmes de l'interculturalité et des différences culturelles. Au fur et à mesure de son expérience professionnelle, le personnage Amélie fait face à de nombreux défis et se retrouve confrontée à une situation de choc culturel qui lui provoque une dissonance cognitive d'ordre culturel (selon le concept avancé par Crutzen). La jeune fille est brutalement confrontée aux exigences socio-professionnelles japonaises, très éloignées des valeurs et des schémas de pensée occidentales qui sont les siens. Elle

est sommée en permanence de s'accommoder et de modifier son comportement en vue de le rendre plus conforme aux exigences sociales et à la culture japonaise, cette injonction pressante et ces contradictions flagrantes qu'elle constate ont suscité elle une tension interne, elle a la sensation d'être constamment incomprise et rejetée en raison de sa culture différente. Cette

4. Conclusion:

Stupeur et Tremblements d'Amélie Nothomb est un récit où les traces interculturelles sont abondantes, le texte est, par son titre même, foncièrement interculturel. Le personnage Amélie subit le choc culturel de plein fouet au de sein de la compagnie japonaise où elle travaille. La présente analyse a pu relever que la protagoniste nothombienne vit une situation de dissonance cognitive car son système de valeurs et ses codes culturels entrent en collision frontale avec ceux de son entourage (choc culturel). Cette étude met en lumière les éléments constitutifs ainsi que les tenants et les aboutissants de ce choc en analysant les différentes conceptions de la vie en société, du travail, de la hiérarchie, de la religion et du temps dans les cultures belge et nipponne ce qui a permis de mettre en exergue l'ampleur du choc culturel subi par le personnage principal ainsi que ses répercussions psychologique (la dissonance cognitive). Le roman met en scène les difficultés que rencontrent les personnes qui s'installent à l'étranger dans

tension interne ou dissonance cognitive provient du fait qu'elle doit toujours alterner et jongler entre des codes de comportement totalement contradictoires, les siens et ceux de son entourage. Elle est donc obligée de s'adapter à ce nouveau monde et à assimiler le système des valeurs et culturelles japonaises, ce qui la place souvent dans des situations cocasses et très gênantes.

une situation d'immersion culturelle par le biais des conflits intérieurs du personnage Amélie et aux défis auxquels elle est en butte durant toute son expérience japonaise. Ces conflits intérieurs sont principalement provoqués par le sentiment d'inconfort et de malaise face à des comportements, des croyances et des valeurs contradictoires dans un milieu étranger régi par des normes qui tranchent nettement avec sa propre conception du monde héritée de sa culture occidentale qui prône les valeurs de l'émancipation, de l'égalité et de l'accomplissement de soi. Ces valeurs ne sont, cependant, pas perçues de la même façon par son entourage professionnel japonais qui la rejette, la sanctionne et la met en demeure parce qu'il voit en son comportement une « insolence » et une « insubordination révoltante », lui, qui adopte et « sacralise » le respect voire la déférence vis-à-vis de la hiérarchie, de l'ordre, du sacrifice et de la primauté du groupe sur l'individu. Celui-ci ne peut réussir (dans le système de valeur nippon) qu'en intégrant dans une harmonie parfaite un ordre social rigoureux et préalablement établi.

3. Liste Bibliographique: (APA)

- **Livres** : Festinger L. (1973), La théorie de la dissonance cognitive, Dunod, Malakoff

Goldmann L. (1959), Recherches Dialectiques, Les Classiques des Sciences Sociales, Chicoutimi, http://classiques.uqac.ca/contemporains/goldmann_lucien/Recherches_dialectiques/Recherches_dialectiques.docx (consulté le 28/01/2024)

Goldmann L. (1970), Marxisme et sciences humaines, Les Classiques des Sciences Sociales, Chicoutimi, http://classiques.uqac.ca/contemporains/goldmann_lucien/marxisme_et_sc_hum/marxisme_et_sc_hum.docx (consulté le 30/01/2024)

Hardcare H. (2017), Shinto : A History, OUP USA, New York

Livre blanc sur le dialogue interculturel. « Vivre ensemble dans l'égalité », Strasbourg, Conseil de l'Europe, 2008

Nothomb A. (1999). Stupeur et tremblements, Albin Michel, Paris

- **Articles de revue** : Benhamamouche F. (2004). Littérature et Interculturalité. Passerelle, 1(1), 121-128. <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/170453>

Bouso, R. (2022). Penser le temps dans la philosophie japonaise: Uji et kire, deux créations conceptuelles pour comprendre le cours de la vie. L'Enseignement philosophique, 72A, 11-22. <https://doi-org.snd11.arn.dz/10.3917/eph.724.0011> (consulté le 02/12/2023)

Cohen-Emerique M. (2016), « Le choc culturel : révélateur des difficultés des travailleurs sociaux intervenant en milieu de migrants et réfugiés », Les Politiques Sociales, 3-4, 76-87,

<https://www.cairn.info/revue--2016-2-page-76.htm>. (consulté le 04/02/2024).

Crutzen D. (1998), « La dissonance cognitive : quelques pistes pour l'enseignement du français en contexte multiculturel », In AFL n° 62, http://www.lecture.org/revues_livres/actes_lectures/AL/AL62/AL62P49.html (consulté le 01/12/2023)

Khedri I. (2020). Le texte littéraire comme source d'interculturel en classe de FLE. ,(1)5, 425-418.

<https://www.asjp.cerist.dz/en/article/106160>

Laadjal S. (2022). L'interculturel entre notion et didactisation. ,(2)11, 876-861.

<https://www.asjp.cerist.dz/en/article/192218>

- **Articles de séminaire** : Collès L. (2011), Orient-Occident: le choc culturel dans "Stupeur et trablements" d'Amélie Nothomb, Colloque de l'Association russe des professeurs de français, Ivanteevka le 25/01/2011, Russie ; lien : <http://hdl.handle.net/2078.1/108699> (consulté le 07/01/2024)

- **Sites web** : Petit glossaire en mouvement (2005) VST - Vie sociale et traitements, no<(sup>87), 41-79. <https://doi.org/10.3917/vst.087.0041> (consulté le 30/11/2023)

Sainte Bible – Bible Segond, <https://www.biblegateway.com/passage/?search=P%20hilippiens%20%3A12-30&version=LSG> (consulté le 20/01/2024)

Unesco, diversité des expressions culturelles, <https://fr.unesco.org/creativity/interculturalite> (consulté le 13/01/2024)